

## LE MONUMENT AQUEUX SELON JEAN-CLAUDE PIROTTE

*Toutes les pluies du souvenir. Dresser un monument à la pluie, dans les villages traversés, au cœur des terroirs battus par les fouets de l'eau, au sommet des landes pétries, ravinées, crevassées, sur les places des villes du Nord écrasées de brumes [...]. Un monument aqueux [...]*<sup>1</sup>.

Rappelons succinctement les faits que ressassent toutes les biographies de Jean-Claude Pirotte: «1975. Accusé (il niera toujours les faits) d'avoir favorisé la tentative d'évasion d'un de ses clients, condamné à dix-huit mois de prison et rayé du Barreau, Pirotte se soustrait à l'exécution de la peine».<sup>2</sup>

De cet univers judiciaire, sporadiquement carcéral, il est bel et bien resté un jargon que «l'homme qui écrit» aime à faire dérisoirement coller à son texte et à son sort: «déhérence ou absence me pèse. Pourquoi ai-je employé ce mot de déhérence, qui me vient du temps lointain où je grossoyais des actes chez Me Berteau?»<sup>3</sup>; «Il existe une expression juridique bien jolie qui s'applique aux gens de mon acabit: fugitif et latitant. Je suis à jamais fugitif et latitant»<sup>4</sup>.

Toutefois, ce que les juges de Jean-Claude Pirotte ignoraient en l'accusant, c'est qu'ils lui ouvraient solennellement un monde où l'accusé renouait avec les fugues adolescentes, avec la «maladie honteuse» qui, chez lui, allie la littérature au souvenir et à la nonchalance. L'accusé s'accordait une vie en sursis; une existence de lecteur avide: «Je me suis souvent promené sans passeport, jamais sans un livre»<sup>5</sup>; de faux écrivain: «Pour autant; je ne suis pas devenu écrivain. Un écrivain c'est autre chose, j'ai la chance d'en fréquenter quelques-uns, je fais la différence»<sup>6</sup> tant «l'homme qui écrit» a le sentiment de ne reproduire que du *déjà lu* dans une pratique explicite, avouée de ce que l'on nomme *l'intertextualité*. Dhôtel, Jaccotet, Chardonne et tant d'autres écrivent entre les lignes suffisamment espacées de Jean-Claude Pirotte. Ne se considère-t-il pas lui-même un «personnage romanesque» sorti des romans dhôteliens?<sup>7</sup>

Une existence de faux clochard, «Bien sûr je ne suis pas un vrai vagabond [...]»<sup>8</sup>, de faux ivrogne puisque «le génie du vin»<sup>9</sup> ne parvient pas à diluer, à adoucir l'intuition de décrépitude et de mort qui taraude les jours de Pirotte; voire, les transforme en «épreuve» incertaine, compromise d'avance: «Perdue d'avance, l'épreuve du jour. Non point perdue en vérité: falsifiée, défigurée, escamotée»<sup>10</sup>.

De cette ivrognerie nomade et littéraire, quoique sans la malédiction qui pèse, pareille à une aubaine créatrice, sur d'autres poètes d'hier et d'aujourd'hui, il ne résulte, en fait, que douleurs musculaires, migraines obsessives, ainsi que la certitude d'une œuvre inexprimable, impossible. «Parler de Hoorn» fait l'objet de successifs ajournements; écrire la pluie à Rethel tient du projet improbable: «Je rêve encore d'écrire la pluie à Rethel et je n'en ai plus le temps, déjà»<sup>11</sup>. L'écriture de «l'épreuve du jour» connaîtra le même sort: «J'aurais voulu l'écrire, mais je n'ai pas pu. J'ai compris que je ne le pourrais jamais»<sup>12</sup>. L'on ne peut prétendre écrire une obsession sans passer, justement, par «l'épreuve du jour», et celle, non moins pénible, du langage<sup>13</sup>; celui des mots et l'autre, tout aussi sémantique de l'eau: «Je voudrais ne produire qu'une averse de mots [...]»<sup>14</sup>.

Ecrire mime, chez ce «coureur des bois, vagabond de l'âme» la succession incertaine des jours de cavale, ainsi que le cours nonchalant des canaux du Nord, suivi de très près par Pirotte, sur «les chemins de halage»<sup>15</sup>. D'ailleurs, Jean-Claude Pirotte insiste sur le «détail immense» qu'il pleuvait une fine pluie, une bruine, lorsqu'il décida de prendre les routes, au hasard; de traverser les campagnes, la frontière; grisé de son audace et de sa liberté arrachée; étonné de se voir, lui-même, incarner inconsciemment, à son insu, le «personnage littéraire»<sup>16</sup> dhôtelien. A l'instar de ce que suggère l'article de G. Anex<sup>17</sup>, il est fort probable que ce crachin opportun et délicat, ait fécondé à plus d'un titre (nous en retiendrons trois) le devenir littéraire, *malgré lui*, de «l'homme qui écrit» **La pluie à Rethel**: «Je suis parti un matin de décembre. Mais je ne savais pas que je partais. Je me souviens du temps qu'il faisait ce jour-là, pluvieux et venteux [...]»<sup>18</sup>.

## 1. Les coordonnées humides / aqueuses de l'écriture

Dès **La pluie à Rethel**, «l'homme qui écrit» impose et fixe les coordonnées de l'écriture de ces «phrases décousues»<sup>19</sup>, travaillées par le souvenir et le malaise. Pour que la mémoire produise ses images fuyantes, et que la décrépitude s'offre un *contexte* à sa hauteur, il faudra au «narrateur»<sup>20</sup>, clochard de **La pluie à Rethel**, ainsi qu'à «l'homme qui écrit» **Fond de cale** et **Un été dans la combe** que se distillent lentement les humeurs de la désespérance: la *pluie* extérieure: «Dehors la pluie, le ressassement de la pluie finit par couvrir tout de sa mollesse spongieuse [...]»<sup>21</sup>, «La pluie, que devenir sans la pluie?»<sup>22</sup>, et le *vin* intérieur et bienfaisant: «[...] et les apéritifs défilent comme jamais entre mes doigts [...]»<sup>23</sup> en symbiose complice. Entre ces deux données, et au rythme de leurs mouvements et effets, l'écriture pirottienne surgit dans toute son épaisseur et spécificité:

*Ecriture douloureuse*, pénible, parce que marquée par la «migraine abstraite»<sup>24</sup>, rhumatismes divers, où l'on devine en même temps que «l'homme qui écrit ces fadaïses mémorables»<sup>25</sup>, le travail d'usure inexorable du temps pluvieux, «La pluie des petites provinces grises»<sup>26</sup>, et du temps *tout court* souligné par le vieillissement trop précoce pour être accepté, voire scriptible; épreuve tout aussi pénible des jours: «Est-ce donc souffrir que de sentir en soi la lente agonie des choses, et de percevoir les appels de la mort [...]»<sup>27</sup>.

*Ecriture mortuaire*, parce que bâtie sur des cadavres à enterrer<sup>28</sup>; des cadavres de femmes, de «reines défuntés»<sup>29</sup>: Anne, Geneviève, et toutes les autres dont la mort est un secret pirottien. Bâtie sur l'idée d'un *sursis* octroyé à «l'homme [qui] dit: je suis au bout du rouleau, je n'en ai plus pour longtemps»<sup>30</sup>. Écriture jusqu'à ce que mort s'ensuive. Il n'est guère étonnant, du reste, que «l'obsession de la fin»<sup>31</sup> s'impose à la faveur des tableaux de décrépitude automnale et pluvieuse; qu'ils évoquent Gembloix, reconnu précisément à sa pluie: «[...] grâce à la pluie [...], je l'ai reconnue»<sup>32</sup>, ou encore les pluies de la Beira, au Portugal; celles qui tombent «à flots, des jours d'affilée»<sup>33</sup>, sur un roman à «charge tragique et définitive»<sup>34</sup>.

*Ecriture aléatoire*, d'autant plus «facultative»<sup>35</sup> qu'elle n'est pas

à même de rendre compte d'un vécu pluvieux et nordique qui, selon le narrateur, lui est définitivement supérieur<sup>36</sup>. L'impossibilité de dire ce passé-là, – fût-il mythique, comme le pense Alain Bertrand<sup>37</sup> –, se traduit par le récurrent constat d'échec face à son évocation dans le texte; texte impossible, remis à plus tard, annulé: «Je peux maintenant détruire ce chapitre après les autres. Acte de décès: cent mille mots rayés nuls»<sup>38</sup>. Jean-Claude Pirotte écrit donc malgré tout, ce qui chez lui transforme l'écriture en parlerie, «comme si on parle(raît)»<sup>39</sup>, soulignant, par là, le côté profondément dialogique de l'entretien et des aveux; et associant Pirotte «à la famille des écrivains qui vous parlent mieux de vous que vous ne le pourriez vous-mêmes»<sup>40</sup>.

Comme le rappelle Pol Charles, ce rendu «kaléidoscopique» d'états contradictoires<sup>41</sup> fait davantage appel à la fonction phatique du langage<sup>42</sup>, et pose ce même langage moins en tant que problème, au sens moderne, qu'en tant qu'étonnement amusé, faussement naïf, d'être pris pour de la *littérature*: «Ecrire comme tricotent les très vieilles femmes, elles ne veulent pas vraiment finir leur ouvrage: la mort ne survient pas au milieu d'un tricot»<sup>43</sup>; que pareils «lieux communs»<sup>44</sup>, amas de banalités diverses, trouvent un lecteur *littéraire*.

Le texte pirottien accumule ces constats banals et dérisoires: «Nulle aura poétique»<sup>45</sup>; «Va te faire foutre lyrisme! Sur Rethel, il pleut toujours»<sup>46</sup>; «[...] je n'en suis pas à une banalité près»<sup>47</sup>.

*Ecriture d'extranéité*, enfin, tant la pluie et la «voix avinée»<sup>48</sup> ont placé «le sujet de ces pages décousues»<sup>49</sup>; à l'écart, parfois schizophrène de lui-même. En témoignent ces dédoublements aux deuxième et troisième personnes du singulier: «As-tu jamais éprouvé de l'amour pour Mina [...]?»<sup>50</sup>; «L'homme qui écrit transpire et frissonne»<sup>51</sup>. Exil existentiel plus que géographique où le narrateur se vautre jusqu'à bâtir un récit circulaire, retour à la case départ diégétique (**Fond de cale**); jusqu'à se relire, ou encore jusqu'à s'approprier si naturellement «les textes des autres»<sup>52</sup>. Dépossession identitaire dont Julia Kristeva dressait si bien l'historique dans **Etrangers à nous-mêmes**<sup>53</sup> et que Dimitris Alexakis symbolise par le «regard d'Ulysse»<sup>54</sup>: identité flottante, hallucinée, fécondée par la

puissance poétique de l'eau: «l'homme s'appelle Vincent. Je m'appelle Vincent. Il commence à pleuvoir»<sup>55</sup>.

## 2. Remonter *en soi* la rivière

Mais, par ailleurs, l'eau joue, dans le texte pirottien, le rôle de fil conducteur de la mémoire, cette «vieille putain fétide»<sup>56</sup>: «J'étais étendu, je me suis mis à remonter en moi le cours d'une rivière à la pente douce [...]»<sup>57</sup>. Elle provoque l'anamnèse du sujet, la redécouverte transitoire, le temps d'une averse ou d'un bon verre de vin, «La pluie s'est remise à tomber, largement, une pluie profonde, mélodieuse, convaincue. [...] J'ai commandé une autre bouteille»<sup>58</sup>, du paradis perdu «autobiographique» et adolescent. Elle renvoie inlassablement le narrateur dépossédé de son passé, en Hollande; «Voici la Hollande, je te la donne. Une digue à l'infini, le ciel grumeleux, un toit de ferme»<sup>59</sup>; en Frise, selon une géographie et une topologie sentimentales:

*«Il marche à pas mesurés dans l'hiver solide et sonore de ce pays que l'on dirait définitif, éternel, et qui palpite sous la rigueur des signes, Friesland, la Frise au nom de frise et de froid, septentrion sentimental [...]»*<sup>60</sup>.

Aussi, **La pluie à Rethel** s'apparente-t-il à une visite guidée fragmentaire au pays de l'âme (Ameland?), contrée secrète, personnelle: «Je cherche des images, qui seraient mon musée d'Epinal à moi»<sup>61</sup>.

L'écriture étant «le relais du souvenir»<sup>62</sup>; la mémoire étant posée sur un univers d'eau, il n'est pas surprenant que le «monument aqueux» à l'édification duquel «l'homme qui écrit ces mots» s'attelle, avec une paresse de gueule de bois, traduise (peigne) en «tableaux» hydriques un vécu éclaté et irrémédiablement perdu. Bachelard ne rappelait-il pas que «la rêverie près de l'eau, en retrouvant ses morts, meurt, elle aussi, comme un univers submergé»<sup>63</sup>?

L'on sait, en recollant un tant soit peu le *puzzle* biographique des récits, «tranches de vie parallèles»<sup>64</sup>, que la Hollande fut le théâtre des premières fugues, de ses premières amours charnelles et/ou mythologiques: «la femme de mes rêves n'avait pas de sexe»<sup>65</sup>. La

Hollande signale un adieu soulagé de l'enfance et constitue une renaissance à plus d'un titre: «Le Rhin sans lorelei, assagi, aplati, ralenti, épanché, distrait, [...] plein de ciel songeur, rien que du ciel. J'ai treize ans. Je ne me souviens plus de mon enfance [...]. Il n'y a pas encore Mina, ni Mara, ni personne. Il n'y a personne. Moi, tous les moi possibles»<sup>66</sup>.

Par contre, «l'adolescence est une maladie incurable à laquelle l'intéressé ne survivra pas»<sup>67</sup>. La Hollande fut l'occasion d'éprouver cette liberté grisante, nourrie de pluie, de mer, de vent, et de lectures (la «copieuse bibliothèque»<sup>68</sup> de Monsieur Vrins s'offrait à son insatiable flânerie poétique).

Aussi, se souvenir, chez Jean-Claude Pirotte, équivaudra-t-il souvent à se replacer dans un cadre d'eau, à faire fonctionner, au sens bachelardien du terme, une poétique de l'eau à même d'assimiler la rêverie et la dépossession; la régulière sérénité des canaux et l'imprévisibilité des averses. Nous avons donc affaire à un poète «attentif[s] au langage informe de l'eau»<sup>69</sup>, car, avouera-t-il plus loin: «Mon rêve à petits pas se promène au bord de lac. Triste? Simplement rêveur»<sup>70</sup>.

Le travail mémoriel trouvera dans cet élément le décor suggestif de l'anamnèse, dans les versions du souvenir, de l'oubli et de la perte: «Tout emporté. A la mer, à la mer, les souvenirs, à la mer les amours, à la mer les déchets d'âmes»<sup>71</sup>. Et que dire de ce transfert métaphorique: «[...] je suis [...] cette eau noire de l'étang déserté, je suis l'encre indélébile coulant des feuillages, et le ciel a perdu les étoiles. Il commence à pleuvoir»<sup>72</sup>.

L'eau du passé, la mémoire d'eau, définissent et dégagent sans cesse un lieu mythique, euphorique et polysémique, comme l'eau du Rhône «qui coule doucement»<sup>73</sup>. Le souvenir d'Hélène surgit à la faveur imagée de «la souplesse rétive de l'eau sur la mousse des cascades»<sup>74</sup>. Le transport fluvial de la rêverie est complice des promenades adolescentes et de la cavale future: «La pluie s'est installée, j'aime me promener sous la pluie, dans les bois qui couronnent les crêtes»<sup>75</sup>; «[...] j'étais sur les canaux, je voyageais à bord de l'Hélène avec toi [...]»<sup>76</sup>.

La pluie, quant à elle, détient un don d'ubiquité, d'omniprésence, «couvr[ant] tout de sa mollesse spongieuse»<sup>77</sup>. Elle fait l'objet, ou est simplement l'occasion d'un chant litanique ou funèbre, dédié à «toutes les pluies du souvenir»<sup>78</sup>, au passé nordique et mythique définitivement perdu (l'intransmissible Hoorn), où la liberté envahissait tous les instants, pareille à une inondation: «L'inondation, c'est le temps suspendu. Nous sommes inondés de liberté»<sup>79</sup>, mais s'étant subrepticement soustrait, après Hilde, comme sous l'effet des digues hollandaises qui, depuis lors, se sont acharnées à conquérir du terrain sur la mer en asséchant les polders: «le spectacle d'ensablement, la douleur d'entendre la mer muselée s'essouffler»<sup>80</sup>.

Aussi, le texte pirottien laisse-t-il entrevoir un paradis perdu, Eden<sup>81</sup> nordique, lieu volé; une existence en perte et menacée par l'aridité<sup>82</sup>: «Les humains se sont retirés de ma vie comme l'eau du polder»<sup>83</sup>.

Les coordonnées de l'écriture (pluie et vin) activent également l'agencement diégétique de la mémoire dans le récit. Le passage au texte de ces tableaux décousus, pans édéniques du vécu est le plus souvent fonction des rythmes pluviaux extérieurs, ou mime la nonchalance fluviale de l'eau, et de sa force imaginante. J. De Decker dira pertinemment bien de la prose pirottienne qu'elle ressemble «[...] à ces guirlandes de lessive bigarrée que les marinières tendent sur leurs chalands, et qui glissent au ras des chemins de halage»<sup>84</sup>.

Pour ce faire, «l'homme qui se souvient» intercale dans son texte, à la faveur d'une averse fertile ou d'un verre inspirateur, les retours analeptiques et nostalgiques. A une mémoire éclatée, correspond, de ce fait, un récit fragmenté, uniquement intelligible à l'aune du désordre qui régit le souvenir. Les chapitres se succèdent qui font alterner les propos ressassés du narrateur, «l'homme qui écrit», tandis qu'il pleut dehors; et les analepses hollandaises, moments profondément vécus, précieux. Si précieux qu'ils en deviennent intransmissibles, comme Hoorn. Ecrire s'avère donc une tâche facultative, terrible et, néanmoins, rendue non ajournable, requise par un lecteur, interlocuteur non identifiable: «Il me reste à parler de Hoorn, je l'avais promis. A qui donc l'avais-je promis? [...]. Et la pluie à Rethel, je n'en ai

rien dit comme je voudrais, mais ça, ce qu'est la pluie à Rethel, je ne le dirai jamais. C'est impossible»<sup>85</sup>.

### 3. La sémantique de l'eau

Enfin, l'eau représente, - de par son attachement aux rêveries interminables du destin funeste, mortuaire et suicidaire, de par sa propriété foncièrement mélancolique que Bachelard rappelle<sup>86</sup>, et que **Sarah, feuille morte** illustre, puisque le narrateur évoque «la lenteur rassurante des péniches» c-à-d «tout ce qui était mort et cependant ne cessait de vivre en moi malgré moi»<sup>87</sup> -; un excellent conducteur analogique et métaphorique des états d'âme (Ameland?) de «l'homme qui écrit», et du langage qui sous-tend cette écriture.

Si le retrait regretté des eaux des polders hollandais suggère l'impuissance de «l'homme qui écrit ces mots» face à la perte des êtres chéris, c'est que le «langage informe de l'eau» convient à l'expression de la dépossession, à la traduction du sursis. C'est qu'il est à même de féconder une écriture jusqu'à ce que mort s'ensuive.

La prose pirottienne s'apparente, - nous l'avons dit -, au rythme des canaux vus des chemins de halage. Mais ses phrases ressassées, propos de clochard hésitant entre le souvenir et l'hallucination, peuvent s'approprier la violence des «torrents de boue noire de lave refroidie»<sup>88</sup>. Elles transmuent, de la sorte, avec l'écart temporel et le travail mémoriel, l'eau euphorique et édénique de l'adolescence hollandaise (la mer du Nord, les canaux à travers les polders, les îles à «énumération musicale»<sup>89</sup>, comme par exemple, Waterland, «celle de la joie»<sup>90</sup> eût dit Bachelard, en eau «de peine», l'«eau morte, de poubelle, de feuillée, de marrube»<sup>91</sup>, lourde du poids de l'existence et du destin, dirait Bachelard<sup>92</sup>. Par un étrange effet et tour de force chiasmique, la «litanie d'eau» suscite une «averse de mots»<sup>93</sup>. Il s'agit, cependant, selon une logique fatidique, d'une «pluie plus noire, et plus mélodieuse, et plus tragique, et plus élémentaire»<sup>94</sup>.

Quoi qu'il en soit, sous la forme d'une «goutte d'or», l'eau concentre l'absolu de l'instant et rejoint un univers mythologique personnel. A l'instar de «l'épreuve du jour» douce-amère, incertaine,



mais toujours inestimable et intense: «La goutte d'or [est], l'éclat furtif de l'aube sur le chrome humide d'un bar»<sup>95</sup>, nette réduction de l'indicible félicité au lieu commun. La goutte d'or, c'est «l'insaisissable»<sup>96</sup>.

Dès lors, l'approche du «monument aqueux» pirottien, premiers romans d'avant le retrait des eaux des polders, d'avant l'aridité avouée de l'écriture<sup>97</sup>, requiert le recours au langage multiforme de l'eau, à des images aqueuses. La lecture du texte de Jean-Claude Pirotte s'accommoderait, quant à elle, d'une pluie fine, d'un crachin et d'un verre de bon vin. Le vinho verde du Minho convient à merveille à ce plaisir-là. Nous avons de la chance, à en croire Pirotte: «Le Portugal n'est qu'un songe, ou, si l'on veut, une extrême réalité littéraire, autant dire une fiction nervalienne. Châteaux en Estrémadure»<sup>98</sup>.

Les images du Portugal dans la littérature belge nous convoqueraient à elles seules en un colloque. Pour l'heure, et pour prendre un raccourci pirottien, «Qu'il pleuve, bon sang! qu'il pleuve afin que tout cela soit plus simple»<sup>99</sup>.

*José Domingues de Almeida*  
Université de Porto

## NOTES

- 1 PIROTTE, Jean-Claude - **La pluie à Rethel**, Bruxelles, Labor, 1991, p. 73.
- 2 Cf. **Ibid.**, p. 146 s.
- 3 ID - **Un été dans la combe**, Paris - Bruxelles, La Longue Vue, 1986, p. 77.
- 4 ID - **La légende des petits matins**, Paris, La Table Ronde, 1997, p. 145.
- 5 ID - **Un voyage en automne**, Paris, La Table Ronde, 1996, p. 24.
- 6 **Ibid.**, p. 72.
- 7 Cf. l'entretien avec Pierre Maury - «Jean-Claude Pirotte, prix Rossel 1986: 'Je suis un personnage de roman'», **Le Soir**, Bruxelles, 4 décembre 1986.
- 8 PIROTTE, Jean-Claude - **Un été dans la combe**, p. 108.
- 9 ID - **La légende des petits matins**, p. 15.
- 10 ID - **L'épreuve du jour**, Paris, Le Temps qu'il fait, 1991, p. 15.
- 11 ID - **La pluie à Rethel**, p. 26.
- 12 ID - **L'épreuve du jour**, p. 96.
- 13 **Ibid.**, p. 75.
- 14 ID - **La pluie à Rethel**, p. 67.
- 15 ID - **Un été dans la combe**, p. 129.
- 16 ID - **La légende des petits matins**, p. 129.
- 17 Cf. ANEX, G. - «L'eau fertile», **Le Journal de Genève**, Genève, 22 janvier 1983.
- 18 PIROTTE, Jean-Claude - **La légende des petits matins**, p. 51.
- 19 ID - **L'épreuve du jour**, p. 107.
- 20 ID - **La pluie à Rethel**, p. 42.
- 21 **Ibid.**, p. 41.
- 22 **Ibid.**, p. 87.
- 23 **Ibid.**, p. 41.
- 24 ID - **Un été dans la combe**, p. 143.
- 25 ID - **La pluie à Rethel**, p. 71.
- 26 **Ibid.**, p. 87.
- 27 ID - **L'épreuve du jour**, p. 98.
- 28 Cf. ALEXAKIS, Dimitris - «Le regard d'Ulysse», **Prétexte**, n.º 13, Paris, Revue *Prétexte*, printemps 1997, p. 43.

- 29 PIROTTE, Jean-Claude - **La pluie à Rethel**, p. 83.
- 30 **Ibid.**, p. 20.
- 31 Cf. DELMEZ, Françoise - «Sommes-nous au monde, Tanagra?», **Le Carnet et Les Instants**, n<sup>o</sup> 100, Bruxelles, Promotion des Lettres, 15 novembre 1997-15 janvier 1998, p. 89.
- 32 PIROTTE, Jean-Claude - **L'épreuve du jour**, p. 63.
- 33 ID - **Un voyage en automne**, p. 21.
- 34 DELMEZ, Françoise - «Les petits matins ne sont pas des cadeaux», **Le Carnet et Les Instants**, n<sup>o</sup> 94, Bruxelles, Promotion des Lettres, 15 septembre - 15 novembre 1996, p. 8.
- 35 Cf. MILLOIS, Jean-Christophe - «La maladie honteuse», **Prétexte**, n<sup>o</sup> 13, Paris, Revue *Prétexte*, printemps 1997, p. 28.
- 36 Cf. **Ibid.**, p. 28s.
- 37 Cf. BERTRAND, Alain - **Jean-Claude Pirotte**, Bruxelles, Labor, coll. Un livre, une œuvre, n<sup>o</sup>. 30, 1995, pp. 47-60. Cette substantielle analyse de la poétique pirottienne s'avère, du reste, incontournable.
- 38 PIROTTE, Jean-Claude - **La pluie à Rethel**, p. 78.
- 39 CHARNET, Yves - «La poésie, la vie profonde», **Prétexte**, n<sup>o</sup> 13, Paris, Revue *Prétexte*, printemps 1997, p. 38.
- 40 DELMEZ, Françoise - «Désespoir critique», **Le Carnet et Les Instants**, n<sup>o</sup> 97, Bruxelles, Promotion des Lettres, 15 mars-15 mai 1997, p. 57.
- 41 Cf. Lecture de Pol Charles pour Labor, **La pluie à Rethel**, pp. 131-145.
- 42 Cf. **Ibid.**, p. 136.
- 43 PIROTTE, Jean-Claude - **Journal moche**, Paris, Luneau Ascot Editeurs, 1981, p. 11.
- 44 Cf. MAURY, Pierre - «Jean-Claude Pirotte: l'éloge du lieu commun», **Le Soir**, Bruxelles, 16 octobre 1986.
- 45 PIROTTE, Jean-Claude - **La pluie à Rethel**, p. 15.
- 46 **Ibid.**, p. 27.
- 47 ID - **Fond de cale**, Paris, Le Sycomore, 1984, p. 50.
- 48 CHARNET, Yves - «La poésie, la vie profonde», p. 37.
- 49 PIROTTE, Jean-Claude - **L'épreuve du jour**, p. 107.
- 50 ID - **La pluie à Rethel**, p. 58.
- 51 **Ibid.**, p. 74.
- 52 Cf. MILLOIS, Jean-Christophe - «La maladie honteuse», p. 27.

- 53 Cf. KRISTEVA, Julia - **Etrangers à nous-mêmes**, Paris, Gallimard, 1991.
- 54 Cf. ALEXAKIS, Dimitris - « Le regard d'Ulysse », p. 43.
- 55 PIROTTE, Jean-Claude - **La pluie à Rethel**, p. 19.
- 56 **Ibid.**, p. 24.
- 57 **Ibid.**, p. 22.
- 58 ID - **Fond de cale**, p. 74.
- 59 **Ibid.**, p. 88.
- 60 ID - **La pluie à Rethel**, p. 21.
- 61 **Ibid.**, p. 50.
- 62 Lecture de Pol Charles pour Labor, p. 138.
- 63 BACHELARD, Gaston - **L'eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière**, Paris, José Corti, 1942, p. 66.
- 64 PIROTTE, Jean-Claude - **La pluie à Rethel**, p. 71.
- 65 **Ibid.**, p. 43.
- 66 **Ibid.**, p. 77.
- 67 **Ibid.**, p. 92.
- 68 **Ibid.**, p. 42.
- 69 ID - **Journal moche**, p. 43.
- 70 **Ibid.**, p. 57.
- 71 ID - **La pluie à Rethel** p. 90.
- 72 **Ibid.**, p. 94.
- 73 ID - **Journal moche**, p. 64.
- 74 ID - **Un été dans la combe**, p. 122.
- 75 **Ibid.**, p. 89.
- 76 **Ibid.**, p. 102.
- 77 ID - **La pluie à Rethel**, p. 41.
- 78 **Ibid.**, p. 73.
- 79 ID - **Fond de cale**, p. 125.
- 80 **Ibid.**, p. 44.
- 81 Cf. MAURY, Pierre - «Jean-Claude Pirotte, prix Rossel 1986: 'Je suis un personnage de roman'».
- 82 Cf. **Ibidem**.
- 83 PIROTTE, Jean-Claude - **La pluie à Rethel**, p. 101.
- 84 DE DECKER, Jacques -«Au ras des chemins de halage», **Le Soir**, Bruxelles, 4 décembre 1986.
- 85 PIROTTE, Jean-Claude - **La pluie à Rethel**, p. 112.
- 86 Cf. BACHELARD, Gaston - **L'eau et les rêves**, p. 123.

- 87 PIROTTE, Jean-Claude - **Sarah, feuille morte**, Cognac, Le temps qu'il fait, 1989, p. 61.
- 88 ID - **La pluie à Rethel**, p. 105.
- 89 **Ibid.**, p. 100.
- 90 BACHELARD, Gaston - **L'eau et les rêves**, p. 66.
- 91 PIROTTE, Jean-Claude - **La pluie à Rethel**, p.105.
- 92 Cf. BACHELARD, Gaston - **L'eau et les rêves**, p. 66.
- 93 PIROTTE, Jean-Claude - **La pluie à Rethel**, p. 67.
- 94 **Ibidem.**
- 95 ID - **La légende des petits matins**, p. 31.
- 96 **Ibid.**, p. 39.
- 97 Cf. l'entretien avec Pierre Maury - «Jean-Claude Pirotte, prix Rossel 1986: 'Je suis un personnage de roman'».
- 98 PIROTTE, Jean-Claude - **Un voyage en automne**, p. 14.
- 99 ID - **La pluie à Rethel**, p. 102.

